

peuples de l'Asie et de l'Europe aux époques historiques, est une preuve que l'émigration qui les a produits date de temps extrêmement reculés. L'histoire de ces migrations nous est inconnue ; mais des traditions recueillies chez les Mexicains nous apprennent qu'elles se sont opérées par le nord du continent, et les annales de ces peuples font mention des étapes que leurs ancêtres ont faites dans leur grand voyage du Nord-Ouest du continent vers le centre et le sud.

Il est même certain qu'à des époques assez voisines de nous il y eut des communications entre les tribus du Nord-Ouest de l'Amérique et les peuples du Nord-Est de l'Asie.—Un Père Jésuite retrouva en Tartarie une sauvagerie qu'il avait connue en Canada plusieurs années auparavant, et qui lui parla du long voyage qu'elle avait fait avec les Tartares, —qui l'avaient enlevée, dit-on ; —mais sans pouvoir donner aucun renseignement précis.

Monseigneur Taché raconte, dans une de ses lettres, une tradition qu'il a retrouvée chez les Montagnais du Nord-Ouest, race absolument distincte des Montagnais de la côte nord du fleuve Saint-Laurent. Cette tradition, bien qu'enveloppée d'un merveilleux en rapport avec les idées extraordinaires de ces peuples enfants, n'en dénote pas moins qu'ils ont conservé le souvenir de relations directes entre l'ancien et le nouveau continent, par le détroit de Bhéring qui, comme on sait, n'a que cinquante milles de large entre les deux caps les plus rapprochés et qui offre dans cette distance trois petites îles le partageant en passes de peu de largeur.

Les Montagnais disent qu'il y avait autrefois un géant immense, si grand qu'il portait toujours pour s'amuser un montagnais dans le ponce de sa main. Il rencontra un jour, au bord des glaces un autre géant plus grand que lui, qui allait le terrasser si le premier n'eût pas chargé le montagnais de lui couper le nerf du jarret, pendant la lutte. Le géant blessé au jarret fut renversé par son rival et tomba de son long sur la glace. Sur son corps passèrent d'abord des caribous, puis une femme qui apporta aux montagnais des chaudières et autres ustensiles ; mais cette femme ayant été une fois insultée par un montagnais reprit ses ustensiles, repassa sur le corps du géant, pour retourner dans son pays, et ne revint plus.

III.

Les aborigènes de l'Amérique ont donc probablement dû leur origine à des migrations fort anciennes venues de l'ancien continent par le détroit de Bhéring ; et les langues des différents peuples ou tribus de l'Amérique primitive se sont formées, avec le temps, des divers idiomes des ancêtres de ces peuples, comme les langues modernes sont sorties des langues anciennes, à peu près à la même époque et par un travail analogue.

Il est certain que, dans des temps plus rapprochés de nous, mais de beaucoup antérieurs à ce qu'on est convenu d'appeler la découverte de l'Amérique, les peuples du nord de l'Europe ont eu des rapports, sinon fréquents, du moins réitérés avec la partie nord-est du continent d'Amérique.

Les anciennes Sagas des Bardes scandinaves rapportent que lorsque les Islandais visitèrent pour la première fois le Groënland, les Skralingues ou Esquimaux, qui alors s'étendaient beaucoup plus au sud que maintenant, leur dirent qu'il y avait au Sud des hommes blancs, faisant des processions vêtus de blanc, portant des bannières et chantant. On en a conclu que c'était d'une colonie islandaise, éteinte depuis, que voulaient parler les esquimaux. Un vieux poète Gallois célèbre dans ses chants une expédition faite sur une terre nouvelle de l'Ouest par des hommes de son pays.

En 1171 Madoc, prince du pays de Galles, harassé des dissensions qui tourmentaient son pays, alla vers cette terre de l'ouest avec trois navires, pour y fonder une colonie où il put trouver le repos. On ne sait rien de précis sur cette colonisation. Catlin, écrivain américain, prétend avoir trouvé des vestiges de cette migration au sein de la nation sauvage des Tuscaroras, dans la Virginie, dont certains individus, dit-il, avaient les yeux bleus et les cheveux blonds. Un récit, fabuleux sans doute, nous dit encore qu'un Gallois put se faire entendre des Tuscaroras (1669,) dont la langue ressemblait presque tout au gallois.

Mais un document authentique nous apprend que bien avant le temps de Madoc on connaissait notre continent. Une bulle du Pape Grégoire IV, de 834, donnait à l'Archevêque de Hambourg juridiction sur tous les pays du nord de l'Elbe et sur le Groënland, dont, dit la bulle, l'empereur Charlemagne s'était préoccupé.

On a, il y a quelques années, consulté les vieux manuscrits et chroniques des Archives royales de Copenhague, et on a publié un fort gros volume des renseignements puisés à cette source, avec reproduction d'inscriptions et de dessins de monuments ayant trait à l'histoire reculée du Danemark, de la Suède, de la Norvège, de l'Islande, du Groënland et du continent d'Amérique proprement dit.

D'après ces chroniques, Eric, le rouge prince d'Islande, avait traversé avec plusieurs navires au Groënland en 986. Biarn, fils d'un de ses compagnons, voulant aller rejoindre son père, se perdit dans une brume et après une longue navigation il toucha le continent dans un endroit où le pays était beau et bien boisé, différant essentiellement en cela du Groënland, déjà connu des Islandais. Biarn remonta vers le nord, gagna le Groënland et raconta son aventure.

En l'an 1000, Lief, fils d'Eric, voulut aller visiter ce nouveau pays. Dans son voyage vers le sud il tomba d'abord à une terre montagneuse qu'il appella Helluland (c'était Terre-neuve) ; puis allant toujours au sud il rencontra un pays bien boisé qu'il nomma Markland (l'Acadie probablement ;) puis un autre pays couvert de vignes sauvages qu'il nomma Vinland (le Massachusetts et le Rhodes Island croit-on.)

On a même cru comprendre dans ces chroniques que les Islandais avaient pénétré dans le golfe Saint-Laurent. Quoiqu'il en soit, leurs tentatives d'établissements demeurèrent sans succès. On dit même que l'évêque Eric tenta de coloniser le Vinland, mais on ne sait rien des résultats immédiats de ses efforts, dans tous les cas, il ne resta pas trace de cette colonie.

Il paraît que le dernier voyage des Islandais dans le Markland, où ils allaient chercher du bois, eut lieu en 1347. Il est certain que la plupart de ces faits, racontés dans ces mémoires de Copenhague et accomplis de l'an 1000 à l'an 1350, sont authentiques.

La dernière partie du XV^e siècle est caractérisée par l'esprit des découvertes qui, presque toutes avaient pour but principal de trouver une voie facile et expéditive de faire le commerce de l'Inde, qui se faisait alors en partie par terre et dont Venise avait le monopole presque exclusif. Les Portugais et surtout Barthélemy Diaz et Vasco de Gama ont, vers l'époque dont il s'agit, résolu le problème comme ils se l'étaient posé en découvrant et doublant le Cap de Bonne Espérance ; mais Christophe Colomb, navigateur Génois, avait envisagé la question sous un autre point de vue : il voulait aller aux Indes par une route directe et par l'Ouest ; certain d'arriver à l'Inde ou de découvrir de nouvelles terres.

On a dit pour amoindrir la gloire de Colomb, qu'il avait reçu avis de l'existence d'un continent alors inconnu, par les notes d'un vieux pilote espagnol qui avait fait partie de l'équipage d'une caravelle que les vents avaient poussée à un naufrage sur les côtes d'Amérique, et qui avec quelques compagnons d'infortune avait réussi à se rapatrier ; mais cette histoire paraît être une fabrication. On a dit aussi, sans plus de fondement, qu'il avait puisé la connaissance de l'existence d'un nouveau continent dans un voyage en Islande.

Colomb avait sur la configuration du globe une idée plus ou moins exacte, qu'il avait en partie puisée dans l'ouvrage *Imago Mundi*, du Cardinal d'Ailly et dans les cartes de l'astronome italien Toscanelli, dont il portait une copie avec lui dans son voyage, copie qu'il montra à Martin Pinson, un de ses lieutenants à qui il s'expliqua sur sa théorie.

Colomb s'était adressé successivement à Gênes, sa patrie, à la France, à l'Angleterre et au Portugal pour en obtenir un armement capable de tenter l'entreprise qu'il voulait faire de cingler vers l'Ouest, jusqu'à ce qu'il touchât soit la terre de l'Inde soit une terre inconnue ; mais il fut partout regardé comme un visionnaire.

Enfin, Ferdinand et Isabelle, souverains de Castille et d'Aragon, goûtèrent son projet et lui fournirent trois navires avec lesquels il partit pour accomplir sa colossale entreprise.

Après une assez heureuse navigation, il découvrit le 8 octobre 1492 (d'autres disent le 12) une des îles Lucayes qu'il nomma San Salvador, puis Cuba, puis Haïti, à laquelle il donna le nom de Hispaniola.

Ce ne fut que dans un troisième voyage, en 1498, qu'il découvrit le continent : et dans cette découverte du continent il avait été devancé par les pilotes Vénitiens, Jean et Sébastien Cabot qui, pour le compte de l'Angleterre, avaient fait une expédition qui leur fit découvrir le Labrador en 1497.

Parmi les malheurs qui affligèrent les derniers jours de Colomb, fut celui de ne point donner son nom au continent qu'il avait découvert.

En 1499, l'astronome italien Amérique Vespuce, était allé visiter le nouveau continent sur la flotte d'Hojedo, navigateur espagnol ; il écrivit une lettre à René, duc de Lorraine, dans laquelle il lui rendait compte de son voyage. Cette relation fut, par l'ordre du duc, imprimée par un éditeur du nom Hylacomylus qui, confondant la date de 1497 avec 1499, proposa dans sa préface de donner au nouveau continent le nom d'Amérique, qui lui est resté. Il faut exonérer complètement la mémoire de l'honnête homme Amérique Vespuce, qui ne contribua en rien à cette affaire et resta le constant ami de Colomb.

En 1500, l'amiral Portugais, Cabral découvrit, par accident, la côte du Brésil, où il fut poussé avec sa flotte par les vents, alors qu'il